

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Jean Baptiste JACCOUD

Mes souvenirs de Collège (Suite) :
Partie VIII. Quelques petits événements

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1926, tome 25, p. 80-83

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

Mes souvenirs de Collège

(Suite).

VIII. Quelques petits événements.

J'étais en Grammaire quand Adolphe Badoud, qui faisait sa Philosophie, m'engagea à entrer comme candidat dans la Société des Etudiants suisses qui, à cette époque, ouvrait ses portes beaucoup plus tôt que maintenant. Pour être admis, je dus composer un travail sur la *Peste de Barcelone*. Notez que je ne connaissais pas plus la peste que la ville de Barcelone ; tout dut être tiré d'un livre, et mon travail ne pouvait être qu'un mauvais thème d'imitation, où mon imagination n'avait même pas pu se déployer. Maintenant, on ne choisit plus tout à fait si mal les sujets ; mais si des élèves peuvent mieux y faire intervenir leurs propres pensées et le résultat de leurs observations personnelles, la psychologie qu'on leur demande et la sentimentalité à laquelle ils s'exercent, n'en restent pas moins au-dessus de leur portée, et leur préoccupation est d'employer les clichés qu'ils ont remarqués dans leurs lectures. Notre section, l'Agaunia, restait sous l'inspiration d'Henri Bioley, alors étudiant en droit, qui l'avait fondée. On y produisait de petits travaux littéraires et l'on s'y exerçait, mais seulement de très loin, à la politique conservatrice. Nous n'avions pas de *Kneipe* mais seulement tous les quinze jours des réunions dans une salle de classe. Les conférences de S. Vincent de Paul, qui étaient alors à la mode, comme d'ailleurs toutes les œuvres de France, furent introduites au Collège, mais sans les visites des familles pauvres, qui eussent été au-dessus de notre portée ; c'était un Monsieur de la ville, M. Adolphe de Stockalper, qui venait présider la réunion dans la grande salle d'étude. On y faisait

abstraction de toute politique, et je n'oserais dire qu'au sein de l'Œuvre il y ait eu une vie quelconque.

Ce n'est pas que nous fussions tout à fait étrangers à la politique, car nous étions trop rapprochés des événements de 1848 et du régime radical qui s'en était suivi, pour qu'elle nous laissât indifférents ; mais c'est dans nos conversations qu'elle intervenait, donnant lieu parfois à des discussions très vives, acerbes même.

Parmi les exercices distincts de la classe qui avaient une portée littéraire, j'ai déjà nommé le théâtre. Un bâtiment spécial était à notre disposition. Pour nous, comme pour la petite ville, c'était suffisant. Il contenait une scène, un rideau et quelques toiles, puis un parterre et des galeries pour l'assistance. On y faisait des conférences de toutes sortes ; c'est là aussi que se donnaient les concerts ; les pièces de théâtre, les nôtres en particulier, s'y représentaient commodément. Le Collège y distribuait les prix à la fin d'une pièce de théâtre. Nous, les élèves, nous occupions les galeries, en totalité ou en partie, suivant notre nombre, La salle était comble, surtout quand les Vaudois, très friands de nos pièces, quelque religieuses qu'elles fussent, avaient pu accourir. Dans ma classe, il y avait de bons acteurs qui figurèrent avec avantage plusieurs années de suite : Henri de Torrenté, pour les grands rôles ; Baptiste Gay, pour ceux où il fallait beaucoup de vie ; Joseph Clerc, pour représenter les personnages populaires. Quant à moi, dans cette partie, j'ai toujours été nul ; tout au plus figurais-je parmi les chanteurs. En fait d'éloquence, je pouvais composer les discours, et même assez bien ; mais il ne m'appartenait pas de les débiter, quoique je ne fusse pas en danger de rester court ; mais il me manquait, avec la sonorité de l'organe, la puissance d'expression et le don de communiquer avec sentiments. Je n'ai jamais pu être que professeur enseignant à des élèves et pensant toujours en parlant ; les discussions me convenaient également. Dans

une classe, je suis sûr de moi ; mais non en chaire et devant le grand public, à moins d'avoir été provoqué.

Pendant les vacances d'été de 1862, qui marquaient mon passage de la classe de Grammaire dans celle de Syntaxe, j'eus l'occasion de faire à Fribourg un voyage qu'il vaut la peine de relater, parce qu'il fut très pittoresque et m'empêcha peut-être de devenir tout à fait Valaisan. L'occasion en fut la profession religieuse, au couvent de la Maigrage, de l'une de mes cousines germaines de Granges (Attalens), de celle qu'on appela ensuite la Sœur Colombe. Comme notre grand chemin de fer — la ligne d'Oron, comme on disait — n'était pas encore ouvert, bien que les travaux en fussent terminés presque partout, le voyage se fit à pied, à la façon des pèlerinages, suivant l'ancienne coutume qui ne devait pas revenir. Nous étions une dizaine de personnes, dont le frère, déjà adulte, de la religieuse, deux de ses sœurs, déjà grandes aussi, puis ma sœur et une de mes cousines de Fiaugères, qui avaient dix-sept ans, sous la direction et la surveillance de la tante Marianne, la sœur de mon père, non mariée. On partit le matin, de très bonne heure, et le jour ne faisait que poindre, quand nous passâmes près de Bulle, en longeant la Sionge pour arriver à Riaz. Un bon déjeuner nous retint assez longtemps à l'auberge du Bry, au delà d'Avry ; mais comme nous avons apporté des provisions, il n'y eut pas d'autre repas à l'aller. Il pouvait être deux heures et demie quand, après avoir franchi le pont de la Glâne, dont j'admirai les dimensions, nous vîmes se dresser devant nous la tour de St-Nicolas. On s'installa dans une auberge de la rue de Romont, probablement la Croix Blanche, puis on descendit à la Maigrage en passant par la Basse-Ville. Le pittoresque de la petite porte du rempart et de la charrière descendant au couvent, me frappa beaucoup. Au parloir, je fus naturellement remarqué par la future Sœur Colombe ; ma qualité d'étudiant attirait son attention. Nous remontâmes en faisant le tour de Lorette, de la porte de Bourguillon

et des deux ponts suspendus, et je pus cette fois, à la lumière chaude du soir, admirer dans toute sa splendeur le spectacle de la ville s'élevant en amphithéâtre des sinuosités de la Sarine jusqu'à la colline du Guintzet. La cérémonie, présidée par Mgr Marilley, eut lieu le lendemain, 20 août, fête de S. Bernard, patron des Cisterciennes ; elle m'intéressa, mais vu mon âge et mon ignorance des choses de la vie, il ne me fut pas possible de comprendre ce que voulait dire la qualité d'épouse du Christ. En revenant, cinquante ans après, prêcher le Jubilé de la Sœur Colombe, devenue Prieure, il en était autrement ; je développai cette idée que, contrairement à ce qu'on croit communément, le sacrifice fait par une paysanne qui entre en religion est plus grand et plus méritoire que celui d'une princesse se trouvant dans le même cas, parce que la paysanne y entre sans y avoir été astreinte par sa famille et sans avoir été rebutée du monde, puis parce qu'elle quitte vraiment sa maison, celle où elle a toujours habité et qui contient tout ce qui lui est cher, enfin parce qu'elle se sépare de parents avec qui elle a toujours vécu et qui l'ont élevée eux-mêmes, tandis que, pour la princesse, les choses se présentent tout autrement, puisqu'elle a fréquemment changé d'habitation, qu'elle a été confiée à des nourrices, à des bonnes et à des institutrices étrangères, et que, enfin, ses parents ne se sont que très peu occupés d'elle. Je ne sais si, dans mon auditoire, tout le monde a été convaincu, car les préjugés aristocratiques sont encore vivaces à Fribourg, mais j'ai pu m'apercevoir que les religieuses m'avaient compris. On m'avait donné, à raison de la fête, un joli bouquet de fleurs artificielles, ce qui me valut les plaisanteries d'Adolphe Badoud, lorsqu'à notre retour par Romont, j'allai le saluer en passant. Le dessin m'avait rendu des services en me permettant de mieux saisir le côté pittoresque du paysage.

(à suivre)

Mgr JACCOUD
ancien recteur de St-Michel.